

Photographie argentique, la technique d'un autre temps (?)

**Conférence donnée par François-Louis Athénas
à l'occasion des Journées du patrimoine 2012
aux Archives départementales de La Réunion
16 septembre 2012**

Née au début du XIX^e siècle, en France, la photographie a traversé notre histoire, nos vies, pour devenir au fil du temps, d'un siècle à l'autre, d'une génération à l'autre, un témoin, puis un acteur central, incontournable, de toutes les sociétés humaines de ce début de XXI^e siècle.

Les évolutions techniques furent constantes, pour aboutir, au cours des dix dernières années, avec l'avènement fulgurant du numérique, à un bouleversement des pratiques qui pose résolument la question du sens même de la photographie.

Le numérique, évolution, révolution ? La photographie argentique, pratique révolue, destinée à disparaître, comme le vestige d'une autre époque, d'une autre société, d'un autre rapport au temps ?

Archives départementales de la Réunion

4 rue Marcel Pagnol, Champ Fleuri, 97490 Sainte Clotilde

Tél. : 02 62 94 04 14, fax : 02 62 94 04 21, mèl : archives@cg974.fr

Niépce et Daguerre

C'est dans la première partie du XIX^e siècle, que Nicéphore Niépce résoudra le problème de la fixation des images...

Il est fils d'un notable de Chalon-sur-Saône, où un musée dirigé par François-Cheval (ancien conservateur du Musée Léon Dierx) lui est dédié.

Il se lance, alors qu'il a déjà une cinquantaine d'années, dans l'obtention d'image via la chambre noire.

La progression de son travail est cahotique, faite d'avancées, puis de reflux.

Enfin, vers 1820, il opte pour l'utilisation de l'asphalte (bitume de Judée) comme matière sensible à la lumière. C'est vers 1824 qu'il obtient ses premières images (sur métal et pierre), de sa propriété à Saint-Loup-de-Varenes

Il baptise ce procédé originel « héliographie », « écriture par le soleil ».

Une dénomination qui déjà, pose les termes fondamentaux qui régiront la photographie et son sens profond pendant longtemps : lumière, écriture.

C'est vers cette même date que Daguerre a vent de ces recherches, qui sont en résonance avec ses préoccupations. L'association des deux hommes est scellée en 1827 et s'éteindra avec la mort de Niépce en 1833. Daguerre poursuivra alors seul ses travaux, les axant alors plus sur la précision du procédé que sur les possibilités de reproduction.

Son procédé sera au point en 1837, c'est une plaque de cuivre, recouverte d'argent, sensibilisée par des vapeurs d'iode. Elle est ensuite exposée dans la chambre noire puis révélée aux vapeurs de mercure... Support sensible, exposition, révélation, les éléments fondamentaux de la pratique photographique argentique sont d'ores et déjà posés.

L'image est d'une grande finesse dans les détails, mais la commercialisation du procédé est d'abord difficile. Techniquement, dans la lignée de l'annonce de l'invention de Daguerre, de nombreux procédés dérivés apparaissent, à la conservation parfois aléatoire...

Le procédé de Daguerre sera révélé et libre de droits à partir de 1839 et permettra alors un développement rapide du procédé et sa commercialisation chez les opticiens pour 300 F de l'époque, soit 100 jours de travail environ... 5000 euros d'aujourd'hui !

La photographie et les photographes font leur apparition...

La dénomination de « photographie » qui supplantera toutes les autres sera actée vers 1850 et le procédé de Daguerre franchit les frontières : Autriche, Bavière, Russie, puis Londres...

Le procédé de Daguerre éclipse tous les autres en dépit de ses nombreux « défauts ».

Des améliorations seront vite apportées, dès 1840, cependant la durée du temps de pose reste un frein au développement du portrait photographique... Plusieurs longues minutes dans la première décennie de vie du procédé. On descendra au-dessous de 10 secondes à partir de 1841. S'ouvre alors le marché du portrait qui donne naissance à de vastes ateliers qui lui sont consacrés, d'abord aux États-Unis puis dans les grandes capitales européennes. Dès 1850 on compte une cinquantaine d'ateliers à Paris. Déjà, notamment en Angleterre la cession de la licence est chère (1200 livres) les premiers procès voient le jour et ce marché naissant représente un véritable enjeu économique...

La technique mise en place par Daguerre suscite de nombreuses recherches et évolution, le calotype, d'abord cantonné à la Grande-Bretagne, ce procédé sur support papier gagne bientôt la France et rencontre des adeptes chez les peintres et graveurs, et surtout chez les voyageurs. A l'exposition universelle de Londres en 1851, on constate la vitalité de la photographie sous toutes ses formes techniques de l'époque, daguerréotype, calotype et une nouvelle technique venue d'Angleterre le négatif de verre au collodion... Il réunit les avantages de finesse et de rapidité du daguerréotype et la capacité de reproduction du calotype. Les grands photographes s'y convertissent, Le Gray notamment en France.

Les ateliers se développent au quatre coins du monde, dans les grandes villes, 200 ateliers à Londres vers 1860, 51 photographes britanniques recensés en 1850, 2800 dix ans plus tard. 200 ateliers également à New-York à la même période, pour deux millions de dollars de chiffre d'affaires... On est déjà là sur une échelle quasi industrielle avec son marketing, ses codes (qui s'inspirent souvent de celui des ateliers de peintres), ses investisseurs. Dès 1850 le commerce des portraits de célébrités est une activité à part entière à laquelle tous les grands ateliers sacrifient....

A la mort du Prince Albert (époux de la Reine Victoria) en décembre 1861, 70 000 portraits photographiques sont vendus en une semaine.

En coulisse ces ateliers sont de véritables entreprises qui comptent parfois une centaine d'employés, chimistes, tireurs, coloriage, contrecollage, administratifs, commerciaux. La retouche fait aussi en matière de portrait son apparition.



Dans ce système économique déjà florissant le photographe n'est pourtant le plus souvent qu'un petit actionnaire, mal considéré, voire décrié, ou parfois privilégié comme Le Gray ou Nadar... Mais simple salarié !

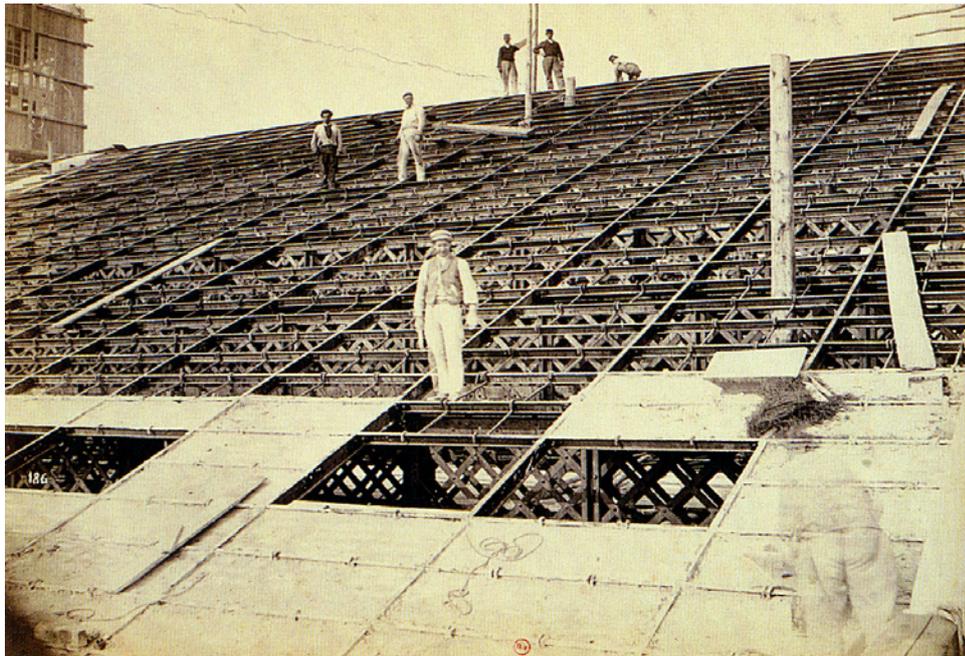
Toutes les bases qui sous-tendent l'évolution de la photographie sont d'ores et déjà posées, moins de cinquante années après sa naissance... Modèle économique, droits, statut du photographe, principaux sujets traités...

La photographie, témoin objectif

On voit même à partir de 1850 apparaître la commande publique, particulièrement en France. Photographie d'architecture notamment, relevé photographique du Patrimoine commandé par la Commission des monuments historiques.

Puis, ce sont la police et l'armée qui s'intéressent évidemment aux potentiels du procédé. L'industrie n'est pas en reste, trace de la production, publicité.

Dès 1855 la manufacture de Sèvres y a ainsi recours, mais c'est dans le domaine des grands chantiers que le « carnet » ou « journal de bord » photographique prend son essor et préfigure l'ère du reportage, dès les années 1850.



Dans le domaine scientifique, la photographie est aussi porteuse de nombreux espoirs dès 1860, avec le développement du collodion, à l'hôpital Saint-Louis un atelier de photographie est dédié aux pathologies les plus rares. Les aliénistes sont quant à eux les plus fervents utilisateurs de la photographie.

Dès le milieu des années 1860 la photographie fait aussi son apparition dans l'ethnologie. Le développement sous tous azimuts de la technique va rendre son enseignement rapidement nécessaire dans les capitales d'Europe.

L'entrée dans l'ère de l'instantané

La technique photographique reste cependant complexe et malcommode...

Deux douzaines de porteurs et 250 kg de matériel, seront nécessaires aux Frères Bisson pour leur escapade photographique au Mont-Blanc en 1861.

Dix opérations sont nécessaires pour fabriquer le négatif, avec du matériel important, le tirage est tout aussi complexe réalisé le plus souvent à la lumière du soleil.

Le noir et blanc et le plus souvent brun et blanc ou bleu et blanc et la couleur s'effectue par coloriage.

Des premières tentatives ont cependant lieu qui préparent l'arrivée des autochromes des Frères Lumières au début du XX^e siècle.

Le temps de pose est aussi un lourd handicap, particulièrement pour les scientifiques et c'est sous leur impulsion qu'une révolution verra le jour...

Le gélatino-bromure d'argent, qui après quelques variantes et améliorations fera entrer la photographie dans l'ère de l'instantané à partir de 1879.

C'est un siècle avant les premiers ancêtres du numérique réalisés par Kodak (1975) une révolution aussi importante, peut-être plus, que l'entrée dans l'ère du pixel.

La photographie entrera donc dans le XX^e siècle avec cette nouvelle dimension de l'instant, elle façonnera l'image de ce siècle.

L'industrie s'empare immédiatement de cette révolution, on trouve dès 1870 des négatifs Prêts-à-l'emploi dans le commerce, alors qu'il fallait avant sensibiliser ses propres plaques.

En 1880 Georges Eastman, monte son entreprise à Rochester, les frères Lumières entament leur fabrication en 1882, le verre demeure le support le plus largement utilisé mais en 1890 apparaît un support souple et synthétique, le nitrate de cellulose.

De 1920 à 1950 l'évolution des supports plastiques permettra une amélioration et une souplesse plus grandes de ces supports les « films souples ».

Cette évolution technique du support se fera en parallèle avec celle du matériel de prise de vue. Objectifs qui permettront l'obtention d'une plus grande netteté, en dépit du temps de pose réduit, généralisation de l'obturateur, qui remplace le « bouchon », le trépied disparaît alors progressivement, les appareils peuvent alors être moins encombrants et destinés aux amateurs... Ils seront innombrables au cours du XX^e siècle... Voir exposition Colbe.

L'avènement de cette nouvelle technique, à la portée de tous, signera la fin des ateliers, c'est désormais aux amateurs que s'adresse l'industrie photographique., ce n'est pas encore l'ère de la photo-grand-public, mais bien la première phase de la banalisation de la photographie.

Avec cette entrée dans l'ère de l'instantané, la photographie crée avec sa pratique ses codes propres, qui se singularisent. Un « art » contemporain de l'image est en train de naître. De nombreux artistes, peintres, sculpteurs, écrivains... pratiquent ainsi la photographie en marge de leur art, mais en interférence directe avec leur pratique principale (Munch, Degas, Zola, Shaw...). Des affinités existent évidemment entre ces arts, cadrage, lumière, netteté...

La photographie instantanée apporte aussi avec elle une nouvelle perception du réel.

Elle porte aussi avec elle des mouvements, tendances artistiques (le pictorialisme par exemple) qui lui sont propres, le photographe et l'artiste, s'approchent, se fondent, se confondent...

Le photographe va acquérir bientôt le statut d'auteur.

La naissance du photo journalisme

Avec « l'instantané », de la fin du XIXe siècle aux années 30 la photographie s'implante massivement dans la presse, un métier et une figure naissent, celle du photo-reporter. Les techniques d'impression évoluent de leur côté et l'apparition de la simili-gravure permet à la presse d'exploiter simplement les atouts de l'image photographique. Il fallait avant utiliser un papier différent pour typos et photos. Dès 1889 on voit apparaître des exemples de simili gravure en couleur, pour l'expo universelle. A la charnière des deux siècles l'image s'impose régulièrement dans la presse et les quotidiens. Chicago Tribune-1900, Daily Mirror-1904. L'entre-deux guerres verra la généralisation de la photographie dans la presse. Le contenu photographique s'approfondit, et on voit apparaître une photographie d'investigation, qui trouve ses lettres de noblesse dans de grands reportages sociaux, puis dans la couverture des grands conflits armés. Déjà, pendant ces conflits la presse est encadrée, les images contrôlées par les belligérants. Le délai de transmission des images commence aussi à se poser comme un élément central de la démarche photographique.

L'âge d'or

Dorénavant le cliché photographique, l'image remplace l'essai écrit. Corollaire de la demande croissante, les agences de presse se multiplient. Le photo reporter devient l'archétype du photographe du XX^e siècle « moderne ».

L'instant volé, devient tel que l'exprime Henri-Cartier Bresson, l'instant décisif « *dans un même instant, la reconnaissance simultanée de la signification d'un fait et de l'organisation rigoureuse des formes perçues visuellement qui expriment ce fait* ».

Fond et forme, sens et apparence, l'image ne peut se séparer de son contenu. La photographie s'installe par ailleurs au cœur des processus artistiques picturaux... Futurisme, dadaïsme, surréalisme... Les mouvements d'avant-garde s'approprient la photographie qui devient « l'art de notre temps ». La photographie devient un médium d'exposition important et bénéficie d'une dynamique, des galeries spécialisées naissent, et donnent une place importante à la photographie. La photographie est au centre de l'expression de l'époque et est reconnue comme telle, alors que le médium fête ses cent ans. La photographie devient une image de masse son modèle économique englobe une grande partie du fonctionnement de la société... Information, publicité, industrie, culture... La photographie s'inscrit durablement dans la société et dans l'histoire de l'art.

Pourtant, plus la fin du XX^e siècle approche, plus l'image photographique se banalise et semble voir son sens s'effacer au profit de sa forme, de son marché, de son économie. Trop d'images, partout, trop de media...

La technique s'est depuis longtemps stabilisée, elle évolue à la marge, films couleurs comme noir et blanc ont connu dans les années 50 et 60 leurs principaux développements, les boîtiers eux aussi évoluent assez peu. Automatismes, autofocus sont les progrès les plus marquants. La fiabilité des outils est de plus en plus grande. La photographie est à l'âge de sa maturité.

Un siècle après l'avènement du gélatino-bromure, la photographie pour les industriels de la fin du siècle (qui sont en fait des financiers) a besoin d'une nouvelle jeunesse, d'une nouvelle ère, de nouveaux outils, d'un nouveau modèle économique et fonctionnel qui réponde à l'air du temps. Un monde qui s'accélère, se mondialise, où la transmission, la duplication, les coûts sont les clés. C'est Kodak, entreprise emblématique de la photographie argentique qui mettra la première le doigt sur le processus révolutionnaire qui signera sa mort.

Le siècle du numérique

C'est en 1975 que Steven Sasson, pour Kodak, met au point le premier appareil sans film, il pèse 3,6 KG et réalise des images de 100 x 100 pixels. Ce n'est cependant que vers 1981 que le premier appareil numérique un Sony voit le jour, il peut produire 50 images et se raccorder à un téléviseur.

Il ne faudra que quelques années pour que la photographie argentique soit vouée à une quasi disparition, chez les amateurs tout d'abord, puis rapidement par les professionnels, plus que jamais liée à un modèle économique tendu, qu'il ne maîtrise plus.

Cette évolution technique sera la signature de l'entrée de la photographie dans le XXI^e siècle. Elle est pourtant bien plus qu'une évolution technique, elle modifie le rapport de la photographie au réel et au temps. Elle se traduira au fil des ans par une croissance exponentielle du nombre d'images, par leur banalisation totale, par la démocratisation absolue du médium qui devient accessible dès le plus jeune âge.

Le succès industriels est total, il signe deux siècles après la naissance d'une technique au cœur de laquelle le professionnel, l'artisan, le photo reporter, occupait une position centrale, la mort inéluctable du photographe...

Au coin de chaque rue, sur chaque événement, chaque individu est à même de produire une image, de la transmettre, certes, sans recul, souvent sans regard, sans qualité professionnelle, mais dans un temps record, chez lui chacun peut imprimer ses images, sur une petite imprimante souvent achetée moins de 100 euros.

129 millions de films vendus en France en 2000, à peine 9 millions (dont 3,8 dans les appareils jetables) en 2009... Une chute de 93% du marché du film, en moins de 10 ans.

Si le marché semble aujourd'hui légèrement stabilisé, les plus optimistes parlant d'une légère embellie en faveur de l'argentique, la mort du modèle économique né deux siècles plus tôt est belle et bien actée.

L'image de l'argentique connaît à contrario un succès certain.

La photographie numérique est née sans histoire, sans héros, sans passé.

Son marketing s'appuie de ce fait totalement sur la récupération des fondamentaux de son illustre ancêtre. Forme des boîtiers, dénomination des produits, emballage des papiers, tout est fait pour donner le sentiment d'une continuité alors que sur le fond la technique comme le rapport à l'image sont totalement différents.

Les photographes, confrontés en même temps à cette technique naissante et à un modèle économique chancelant ont été les premiers à se ruier vers cette nouvelle technologie dont ils ont été les fers de lance. Les industriels s'appuient sur eux pour faire évoluer l'image et la technique des produits. La course au pixels est lancée, la course à la consommation photographique bat son plein. Nouveaux modèles chaque année, il faut en permanence remplacer un matériel dont la durée de vie technologique, mais aussi matérielle est de plus en plus courte...

Quand un boîtier argentique, même amateur, pouvait durer des dizaines d'années sans la moindre réparation (qui était cependant possible), un boîtier numérique ne peut espérer durer plus de trois années, et n'est quoiqu'il arrive pas conçu pour être réparé.

Le photographe n'est plus au centre du processus qui génère les images, l'industriel, le media, l'en ont résolument chassé.

Cartier-Bresson, l'annonçait quelques années avant sa mort par un lapidaire

« *plus y il aura d'appareil photographiques, moins il y aura de photographes* » et en renonçant (symboliquement) à la pratique de l'art qui occupa sa vie, pour se consacrer à celui qui en était à l'origine : le dessin. Peut-il en être autrement pour les photographes d'aujourd'hui ?

Un nouveau rapport au réel et au temps

La véritable évolution qu'impose l'entrée dans l'âge de l'image numérique aux photographes n'est pourtant pas d'ordre technique.

La numérisation des images était déjà depuis longtemps la règle dans le domaine de l'édition, les logiciels de traitement de l'image sont apparus dès le développement de la micro-informatique et les premières versions de Photoshop sont bien antérieures à l'apparition des premiers appareils à « pixels ».

Les progrès réalisés quasi quotidiennement, font que les boîtiers, les imprimantes, les encres, tous les éléments de la chaîne numérique tendent vers une apparence de plus en plus satisfaisante pour la majorité des consommateurs, professionnels comme amateurs.

Les images numériques noir et blanc, tout d'abord épouvantables, progressent, des logiciels permettent d'en améliorer le rendu, notamment les contrastes.

Leica à même dédié un de ses boîtiers numériques récents au seul noir et blanc.

Il est aussi possible pour les nouveaux aficionados du look argentique, qui sont cependant nombreux, de traiter leurs images numériques à la mode de... textures de grains argentique, look vintage...

Le numérique tend d'une part à développer son univers technologique propre et en parallèle à s'approprier ou à copier les attributs formels de l'argentique, comme en témoigne le succès planétaire d'Instagram, racheté récemment par Facebook.

On remarquera par exemple le conditionnement des papiers haut de gamme d'Epson, dans des boîtes reproduisant les codes visuels de l'argentique, le papier étant enveloppé dans des sachets noirs le protégeant de la lumière alors que bien sûr ce papier n'y est absolument pas sensible.

De la même manière les encres destinées aux imprimantes numériques garantissent aujourd'hui une stabilité théorique dans le temps d'une centaine d'années, la problématique marketing étant d'assurer qu'elles ont une durée équivalente à celle des papiers barytés traditionnels.

Malgré ces progrès constants, ces tentatives de filiation quand on place côte à côte deux images d'un même sujet, réalisées selon les deux techniques, la différence est bien là, palpable, indéfinissable, évidente cependant...

« Anecdote Pierrot Men »

Par ailleurs l'avènement du numérique a profondément bouleversé la pratique photographique en elle-même, tout d'abord le « geste photographique ».

Un nouveau geste photographique

Comment en serait-il autrement alors que le geste et l'outil sont intimement liés.

Ce lien est de l'ordre du rythme et du temps. Le geste photographique de l'argentique est issu du XIX^e siècle, son environnement est celui d'une époque qui marche au pas.

L'ancêtre du photographe est un peintre, la pose est son univers, le temps du regard est sa loi, la notion du cadre n'est pas liée chez lui « à la définition de l'image dont la densité lui permet ou non de recadrer son plan en le boostant un peu si nécessaire pour peu que l'image soit en 16 bits par couche », le cadre est pour lui une pièce de bois, une contrainte matérielle. Son univers est la matière, le film, la chimie, le papier, les taches sur la blouse, le noir bercé de rouge du labo, les mains qui jouent sous la lumière de l'agrandisseur, l'image qui lentement apparaît dans le premier bac...

Plus que tout, chez ce photographe la composition précède nécessairement la réalisation, et pourtant l'image a sa propre vie, elle est toujours différente de celle que l'on a cru prendre, elle surprend l'imaginaire qui l'a vu naître.

Le rythme du photographe est celui du pas, l'automobile est naissante, on voyage en bateau, le tourisme n'existe pas, le process photographique est ancré dans la lenteur, la latence qui sont son essence même.

Un image se prend, puis se développe, enfin se révèle, en dernière lieu se partage... Cela peut prendre des jours, voire des semaines...

Ce rythme, ce temps, le photographe en est propriétaire.

Au XXI^e siècle ces étapes sont rassemblées en une poignées de secondes.

Le regard ne se porte plus sur l'instant, sur la vie mais sur sa représentation via l'écran.

Mise à distance, ou refus de la réalité ?

Ce temps est celui d'internet, des media, du tourisme planétaire, le photographe ne marche plus, il vole, il se dématérialise, il enregistre, efface...

A l'instant de penser son image, elle est faite, jugée dans l'instant, supprimée ou validée et l'on passe à la suite. Cette image reflète au mieux ce que sait faire le photographe, et ce qu'il voit sur son petit écran, filtre qu'il place entre lui et le réel, l'imaginaire de l'auteur est sa limite, il ne laisse plus aucune place à l'improbable.



Ce rapport au temps, est le cœur même du mur infranchissable qui sépare ces deux techniques.

Le temps, la durée sont aujourd'hui des idées révolues, prendre le temps du regard, imaginer que la trace de ce regard traversera le temps est une idéologie totalement anachronique.

L'image de ce siècle se produit et se consomme dans le même temps.

On ne photographie plus, on communique par l'image.

L'outil le plus courant de prise de vue n'est à cet égard déjà plus l'appareil photographique mais le téléphone. La distinction sur l'appareil numérique entre photographie et filmage n'est par ailleurs plus opérée que très minoritairement, l'outil est polyvalent alors que les deux techniques diffèrent totalement sur le fond.

Les conséquences de cette modification fondamentale du « geste photographique » sont palpables lors de la prise de vue mais aussi au niveau des pratiques en aval.

Le nombre de tirages réalisé est ainsi inversement proportionnel aux nombre d'images réalisées. 25 milliards d'images réalisées par an aujourd'hui contre à peine 3 au début du siècle...

Fermeture des laboratoires, y compris professionnels, l'emblématisez Picto, après n'avoir conservé qu'un de ses points d'ancrage parisiens sur 7, a abandonné le traitement de l'argente début 2012.

Des pratiques « iconiques » de la photographie comme l'album de famille ont quasiment disparu.

Plus essentiel encore, avec l'image numérique disparaît la notion d'original. Derrière elle sont posées les questions de propriété intellectuelle, de limitation du tirage et bien évidemment celle de la valeur de l'image en elle même.

Un nouveau modèle économique

Le modèle économique de l'image argentique est mort.

Son activité marginalisée le renvoie inexorablement à une pratique artisanale, qui sans disparaître, le cantonne à un modèle de niche.

Si le noir et blanc et son industrie assez légère et simple survivra probablement à cette évolution, le film couleur disparaîtra nécessairement dans un avenir proche, quand les courbes de coûts et de prix acceptable par le marché cesseront de se croiser à un niveau de volume suffisant. Le maintien d'une activité cinématographique sur support film sera la condition de la survie du film couleur.

Produire des films couleurs demande des investissements lourds, les coûts fixes en sont élevés.

Le numérique et sa communication sont évidemment responsables de cette évolution dont la principale caractéristique est l'extrême rapidité.

Si le premier en terme d'image s'est appuyé sur le second, il n'en reste pas moins qu'il a renvoyé de l'argentique une image complexe et chère, alors qu'en fait il n'en est rien.

Le coût du processus numérique dans sa globalité est bien sur plus élevé que celui de son prédécesseur... Il crée avant tout une forte dépendance de l'auteur avec l'industriel, comme dans beaucoup d'autres domaines. Il est bien rare que ces derniers déploient des technologies qui restreignent la taille de leur marché.

L'apparente simplicité pour le consommateur, masque évidemment un renouvellement permanent des produits, le réachat fréquent étant couvert par l'alibi du progrès technique, lentement distillé. Cette cycle de vie raccourci du produit, permet d'en réduire la qualité/durabilité et d'en améliorer la rentabilité, sans détérioration d'image.

Le marché des logiciels répond par ailleurs aux caractéristiques que l'on sait...

Le process numérique est en fait en phase avec l'air du temps, simplicité, confort, capacité de transmission, intégration totale dans la chaîne informatique, dépendance du consommateur.

Philippe Djan dit qu'une époque a besoin d'un langage qui soit en phase avec son rythme, ses pratiques, l'image numérique est bien la langue d'aujourd'hui elle en épouse la forme comme le fond.

La conservation des images et les droits de l'auteur

L'image numérique peine par contre à satisfaire certaines fonctions fondamentales que les deux siècles passés ont dévolu à la photographie.

L'argentique depuis ses origines, avait vocation de témoigner et de transmettre ce témoignage dans le temps. L'extrême volatilité technique des supports informatiques et leur fiabilité très aléatoire compromettent ainsi cette faculté humaine essentielle... La transmission et l'authentification.

Le passage d'une technique à l'autre donne le sentiment de passer du monde de la vérité à celui de la fiction, du matériel à l'immatériel. « *Qu'est-ce qui donne à l'image numérique cette apparence de faux ? Sont-ce les nombreuses possibilités de falsification, de maquillage, est-ce la nature même de l'image électronique, analytique et froide ?* »

L'argentique induit une notion de fidélité, le « *ça a été* » de Barthes va dans ce sens, l'image photographique est par essence un fragment de réalité, mais elle produit aussi son propre réel « *le réel photographique* ».

Les photographies numériques deviennent à ce titre l'aboutissement d'un processus de conditionnement informatique qui peut être indéfiniment prolongé par l'opérateur.

L'image numérique pose aussi le problème de sa transmission dans le temps et de la mémoire collective. Si le grand public se questionne assez peu sur le sujet, professionnels et institutions y sont évidemment sensibles et la seule proposition correcte qui puisse aujourd'hui palier ce grave problème est la mise sur film des images numériques par des laboratoires spécialisés...

On le voit c'est encore une fois le rapport au temps qui différencie profondément les deux techniques et l'image numérique se trouve confrontée aux limites d'un système ou le long terme ne fait plus partie de la langue.

Deuxième point, et non des moindres, l'image numérique se voue par nature à l'extrême duplication. Cette nature même, fait qu'il n'y a plus d'original, ni de copie, que le deux se fondent et se confondent, par la même l'œuvre échappe à l'auteur qui ne maîtrise plus en aucune manière la diffusion de son travail. L'évènement du numérique a de ce fait porté avec lui la remise en cause quasi mondiale du droits d'auteurs, domaine dans lequel la France fait exception en maintenant la stricte propriété de l'image du côté de l'auteur, de manière imprescriptible.

.A ce droit, la législation internationale tend à substituer le copyright, notion totalement différente qui met en avant les droits des producteurs et diffuseurs

L'exception française disparaîtra probablement à mesure que l'image argentique sers reléguée à une niche de plus en plus étroite, ne présentant plus d'enjeu économique pas plus qu'artistique ou patrimonial. Il y faudra sans doute un certain temps, bien que peu de photographes défendent aujourd'hui cet acquis. L'âpreté de la concurrence, la dégradation constante de la qualité de la demande font que pour la plupart des acteurs du marché actuel de l'image, la survie passe par l'acceptation sans réserve du modèle dominant.

Voulant défendre le modèle précédent, la plupart des agences photographiques ont disparues, ont été absorbées, marchandisées par les grands groupes de communication, qui ont rendu en leur temps, les images des photographes qui se refusaient à accepter leurs conditions dans des sacs poubelles... Ultime symbole de leur conception de la photographie et des photographes.

Un nouveau modèle à inventer

L'image numérique n'a pas aujourd'hui, d'âme, ni de langage, ses outils sont des ordinateurs, conçus et fabriqués sans conscience, leur seule vocation est de nature économique.

Pour le photographe d'aujourd'hui tout reste donc à inventer pour que l'image et le photographe d'aujourd'hui aient un sens.

Passer de la pellicule au pixel, du Leica M au boîtier numérique, du sel d'argent, à l'encre pigmentaire, du baryté au papier jet d'encre, c'est passer du Steinway au synthétiseur Yamaha. Le son, la voix, n'est pas le même quelle que soit la qualité du musicien.

Pour combler ce vide sidérant, le numérique s'appuie massivement sur les attributs d'image de son prédécesseur, parfois même sur ses auteurs les plus connus...

N'a-t-on pas vu Sébastia Salgado venter les mérite de l'image numérique tout en expliquant qu'il devait lui appliquer sa méthode « à l'ancienne » pour qu'elle soit supportable.

Il lui faudra bien pourtant faire autrement. Au delà de la technique, de l'émerveillement devant un jouet dont les possibilités semblent sans limites, ils reste un vide hideux, que seul le photographe peut remplir, non pas en tentant de croire qu'au fond tout est comme avant, mais bien en acceptant que ce nouvel outil est vierge, que son histoire est à inventer.

Les héros, les icones et bientôt les outils de la photographies argentiques ne sont plus, à de rares exceptions près, de ce temps, il faut maintenant les remplacer.

Paparazzi, photographes d'un jour, l phone à la main, rares vedettes de l'édition photographique peuvent-ils être les héros de l'image de ce présent ?

L'époque a-t-elle les narrateurs qu'elle mérite ? Ecrivains, photographes...?

Il suffit pour s'en convaincre d'écouter l'une de ses voix emblématiques, Henri Cartier Bresson, commenter ses négatifs, pour saisir, à l'évidence, que cette voix, cette manière de faire, de penser l'image, est celle d'un autre temps, d'un autre rapport au temps.

Extrait de Contacts, émission de Arte, Henri Cartier-Bresson

François-Louis Athénas - septembre 2012

La photographie, du Daguerrotypage au numérique, Quentin Bajac, Gallimard

La photographie et la montée des technologies numériques, Robert Pujade

La photographie argentique ou le plaisir d'un autre temps, François Botsnavaron, Le Monde, 16.08.11

Les orphelins de la photographie argentique, Claude Barjonet, Les Echos, 02.11.11

Contacts, Arte Vidéo, 1988, réalisation Robert Delpire.